

M.Maffesoli

Professeur à la Sorbonne

Administrateur du CNRS

Le Principe vital du «matrimoine»

(Considérations épistémologiques)

Peut-être est-ce là, d'ailleurs, la principale clef pour bien comprendre l'alchimie propre à la postmodernité naissante : la réaffirmation du complexe, l'hétérogénéisation de tous les aspects de la vie. Pluralisation de la personne, fragmentations, polyculturalisme galopant sont comme autant de caractères essentiels de sa démarche. Si l'on prend ces termes en leur sens métaphorique, il y a, en effet, du polythéisme, voire du panthéisme dans l'air. Quelque chose jouant la fonction des anciens cultes matriarcaux pré-modernes .

Et c'est bien cela qui choque. Car le substrat culturel sur lequel s'est fondée la modernité est le grand « fantasme » de l'Un. Et on en étonnerait plus d'un, agnostique déclaré, si on lui faisait remarquer que sa sensibilité théorique, ses réactions pratiques participent d'un « monothéisme » fondamental, ayant pour corollaire la prévalence du Père, la souveraineté de la «Loi du Père» . Le patriarcat étant ,en quelque sorte , le *cerveau reptilien* de la tradition judéo-chrétienne, puis de la modernité .

De la raison humaine «conduisant à l'unité» ainsi que le déclare Saint Augustin, à la formule d'Auguste Comte : «*reductio ad unum*», il y a une étonnante continuité qui va s'exprimer dans l'invention de l'individu Un, des institutions homogènes, et culminer dans la « forme » de l'Etat nation, et de la République Une, et de l'homme comme acteur principal d'un tel paradigme . On a souvent insisté là-dessus. Mais afin de remettre les idées et les choses à leur place, il n'est pas inutile d'en rappeler l'origine. À savoir le glissement dans la métaphysique occidentale, d'un être infinitif à un être que l'on va *nominaliser*. Ce qui aboutit à un substantialisme rigide, à une ontologie fermé : Dieu Unique, Individu du contrat social, Citoyen responsable de la société rationnelle.

Le grand idéal de l'Eglise est bien d'évacuer la disparité : *ut sint unum*. Afin qu'ils soient un. Et dans la foulée, c'est le souci d'une telle «réduction» qui va être au fondement de toutes les institutions modernes. C'est également le fondement des grands systèmes théoriques reposant sur la recherche de définitions définissant l'indéfinissable.

Or justement, c'est bien l'*indéfinissable* qui semble caractériser les chimères en jeu dans la culture postmoderne . Mystifications, identifications multiples, syncrétismes religieux, relativismes philosophiques, patchworks idéologiques, sincérités successives sont comme autant de manifestations d'un polythéisme ambiantal. Retour des choses complexes. C'est la «*complexio oppositorum*» qui fait reposer l'équilibre, personnel, collectif, naturel, sur l'articulation des uns par rapport aux autres. Rien n'est séparable ou isolable. Chacun *implique*, en son sens fort, les autres. Tout est tributaire des situations. Tout repose, également, sur la mise en relation. Mise en relation, c'est bien cela la «reliance» entre tous les éléments du *donné mondain*. Pas simplement l'esprit, mais aussi le principe vital, animal, irriguant toutes choses. Pas simplement la culture, mais également la nature en son aspect vivant. On a pu remarquer que le terme «ousia», en grec, désignait l'Être en son sens vaste, j'allais dire vague, en tout cas **englobant, matriciel** . Et lorsque cela est traduit par « substance », il prend un sens bien plus figé. Par là est bien précisé le glissement de l'ontogenèse dynamique vers une ontologie bien plus statique.

Ce qui est en jeu dans le retour de la matrice , du « ventre » est bien la prise en compte de la *force des choses*. Autre manière de parler de la dynamique. « Force des choses » s'exprimant, justement, sur le dépassement des dichotomies entre le bien et le mal, le bon et le mauvais, et autres distinctions de même acabit. C'est ainsi qu'il faut comprendre tout à la fois le retour vers l'animalité et l'indéniable générosité que l'on retrouve au sein du bestiaire, de sa réalité mythique et de ses rêves vécus. Toutes choses qui redonne à « l'oikos » , la force qui est la sienne . « Oikos », en grec , c'est la maison, la maison commune . Le centre en étant le foyer , qu'il convient de protéger .

Il en est de même de l'appétence pour l'invisible, le surnaturel, le magique et le mystérieux, et le désir du tangible corporel, d'un hédonisme ambiant et d'un pragmatisme de bon aloi. Le ciel et l'enfer se conjuguent en une union si forte que la sensibilité « écologique » est bien la marque du temps . Religiosité propre au non-rationnel matriciel .

«Les orientes mythiques» (G. Durand) que tout cela exprime sont peut-être kitch, ils n'en soulignent pas moins, d'un point de vue phénoménologique, le retour à un autre niveau («reprise-distorsion») d'un paganisme natif tendant à resurgir de nos jours. Ce que j'appelle dans mes derniers travaux : «invagination du sens».

« *Detraz de la cruz està il diablo* » dit le proverbe espagnol. Parmi les interprétations que l'on peut en donner il y a bien celle de l'indistinction, de la non-séparation, de la réversibilité du bien et du mal. *Derrière la croix il y a le Diable*. La «*complexio oppositorum* », unissant d'une

manière conflictuelle, les choses opposées. C'est bien ce qui caractérise cette sorte de transcendance immanente dont il vient d'être question. La croix dans la tradition ésotérique est cela même qui unit les quatre points cardinaux. Et par là fait la jonction de ce qui est, apparemment, disparate. Véritable *centre de l'union* qui tout à la fois rassemble et maintient dans la différence.

On est loin d'une morale projective et dépassant le mal. Les pratiques oniriques sont donc celles du *juste moment*. D'un « Kairos » qui au-delà ou en deçà du linéarisme causal de l'Histoire, du politique, du contrat social rationnel met l'accent sur la synchronicité : les avènements de ces choses fort anciennes, racines de l'humain, refaisant surface.

Ce ne sont pas des *événements* historiques, bien banalisés, prévisibles et, logiquement, attendus. Mais bien plutôt des avènements destinaux qui, dans leurs irruptions, assurent cohésion, confrontent le sentiment d'appartenance, font lien à partir du partage d'émotions collectives.

Reprenant une expression de Durkheim, j'ai rappelé l'importance des «rites piaculaires». Ces pleurs de joie, de peine, ces humeurs qui lors des célébrations communes soudaient les membres des tribus primitives. C'est bien quelque chose de cet ordre qui féconde le symbolisme contemporain. Il met en scène des pleurs, des humeurs qui ont une fonction agrégative. Communions postmodernes trouvant leur raison d'être dans les archaïques racines des instincts grégaires les plus primitifs. C'est cela la force de «l'imaginal» : vivre au présent des manières d'être on ne peut plus anciennes. De quoi nous ramener à plus d'humilité! De quoi nous ramener à la fonction agrégative du foyer . Autre manière de mettre l'accent sur ce que l'Ecole de Palo Alto nommait la «proxémie». L'importance de ce qui est proche . Souvenons-nous ici de la formule prémonitrice de M.Weber : «être à la hauteur du quotidien». Mais cela ne va pas sans crainte . Le «ventre», le «vagin» , ,suscitent fantasmes et inquiétude car , tout cela est lié à l'ancien culte de la «Grande Mère» que le christianisme avait cru éradiquer .

La peur du paganisme est là, constante, solide, quelque peu irrationnelle. Il en est de même du naturalisme. L'un et l'autre ne «doivent» pas exister, puisque ce qui fait la spécificité de la tradition occidentale est la maîtrise, la domestication d'une nature par essence sauvage, barbare, non civilisée. La condamnation d'un naturalisme est d'origine chrétienne qui y voit la survivance du paganisme, des cultes chtoniens, ceux de la «Grande Mère» reposant sur une valorisation de la femme, du sensible, du *ventre*.

Par après, cette condamnation va devenir profane et inspirer les systèmes philosophiques, anthropologiques, sociologiques, psychologiques qui s'élaborèrent du XIX^o au XX^o siècles autour de l'idée d'émancipation. Celle-ci ne faisant, en fait, que reprendre la perspective sotériologique, la

recherche du Salut, marque spécifique de la pensée sémitique. Dans ces diverses perspectives, il faut *dépasser* tout ce que l'humain a de naturel. Ce qui l'apparente, par trop, à l'animal. L'idée de moralité, en sa prétention universaliste, repose là-dessus.

Il semblerait que la thématique de la *matrice* (ce que j'appellerai culturalisation de la nature , naturalisation de la culture) , exprime ce qui est l'exact contraire. A savoir le refus d'un report de jouissance, négation de l'attente d'une société à *venir*, impossibilité de penser la «vraie» vie comme ce qui doit arriver demain. En bref, fatigue du futurisme ayant marqué toute la tradition occidentale. Dès lors, retour au sensible, au présentéisme, à ce qui est immanent. Le bonheur du moment présent, c'est cela l'immanence du *matrimoine* .

Il ne sert à rien de s'insurger contre ce qui est inéluctable. Certes, on peut le regretter, mais c'est l'esprit de corps, l'esprit du corps qui tendent à prédominer. Toutes choses marquant la fin d'une conception morale et/ou politique du monde. Ou plutôt, contre les «idoles téléologiques» que la morale avait dressées, s'affirme ce droit imprescriptible au luxe nocturne de la passion. Les «archaïsmes» que les divers dressages de la modernité ne sont pas parvenus à éliminer constituent la théâtralité quotidienne.

Les diverses valorisations du corps marquant notre espace culturel sont, à cet égard, instructives . Elles expriment la fantaisie débridée des chimères archaïques. On a là, en paroxysme, ce qui va ensuite servir de fondement aux diverses habitudes quotidiennes. Peu ou prou, dans la grisaille de la vie de tous les jours, ou dans l'exacerbation des effervescences festives s'affiche la force amoureuse d'une nature que l'on avait cru évacuer.

A la domination d'un *animus* souverain, esprit ouranien surplombant le monde, le retour du foyer, le retour au foyer , montre qu'est en train de succéder une *anima* beaucoup plus sombre, un principe vital que l'on a en commun avec les animaux. C'est bien cette vitalité que l'on peut observer dans les divers grouillements ponctuant la vie de nos sociétés. Peut-être même faut-il parler de «fourmillement» comme manière d'être en constant contact avec l'autre. Pulsions étranges que ce *primum relationis* dont on oublie, trop fréquemment, la dimension animale.

Il y a dans ce *principe vital* un sens profond tout à fait impersonnel. Il s'agit là d'un substrat, d'une fondation, relativisant la thématique de la «conscience de soi» sur laquelle s'est fondée toute la modernité. Conscience de soi qui a donné naissance à l'individu rationnel et à la moralité contractuelle qui en est la conséquence logique.

Ce n'est plus la conscience de soi qui est l'instrument de choix pour comprendre le monde, mais bien la *conscience du nous* ou, plutôt, le sentiment du nous par lequel tout un chacun se love

dans le «creux» de l'être. Ce que j'ai appelé le «creux des apparences» où l'identité stable laisse la place aux identifications multiples. En ce sens, cet impersonnel peut être une manière de se lier plus fortement à l'autre. On n'existe qu'en fonction et grâce à l'autre qui nous permet d'être ce que l'on est.

Ce rapport au destin peut, également, s'observer dans le développement du ludique. Jeux de hasard bien sûr. Mais également «jeux de rôles» pour lesquels on dépense, du temps et de l'argent, d'une manière démesurée.

Dans chacun de ces cas, jeux de hasard, jeux vidéos, comme pour toutes les manifestations du ludique, ce qui est en question c'est, non plus l'Histoire individualiste et rationnelle en son essence, mais bien le Destin en ce qu'il fonde la communauté qui utilise pour ce faire les émotions partagées. Communauté de destin. Réaffirmation tribale. Voilà bien ce qui fonde le remplacement d'une Morale universelle par des éthiques ou déontologies particulières.

On peut relever, ici, cette notation de Hegel : «le principe de la science de l'éthicité (*Sittlichkeit*), c'est le respect du destin», et encore «l'éthicité parfaite se situe en contradiction à la vertu». Voilà qui sonne clair ! Le système de l'état des mœurs (*System der Sittlichkeit*) peut s'opposer à l'état du droit ou à l'état de loi. Pour le dire en d'autres termes, il peut y avoir des éthiques qui soient immorales.

Voilà bien que l'on retrouve dans ce qu'il faut bien appeler le remplacement du «patrimoine» par le «matrimoine».. Pour le meilleur, comme pour le pire, car ce glissement n'est en rien rationnel, abstrait, mais, bien au contraire, émotionnel, concret, particulier.. Cela fait référence à l'expérience en ce que celle-ci a de vécu, d'enraciné, d'originel. Vécu à forte charge instinctuelle. C'est cet instinct qui fonde, comme un non-dit, la communauté de destin. C'est, en son sens strict, à son «*insu*» que cet instinct agit. Mais il n'en est pas moins efficace.

Les systèmes théoriques l'ont, progressivement, oublié. Mais la conscience (*Bewusstsein*) se fonde sur l'**expérience** (*Erlebnis*). Penser, percevoir, imaginer, désirer, sentir, vouloir ne font qu'un. Ou, plus exactement, sont étroitement liés en une chaîne sans fin témoignant de l'aspect *organique* de toute vie. Vie ne se partageant pas. Vie où le végétatif, l'animal, l'humain constitue un tout complexe que l'on ne saurait, sans danger, disséquer. C'est une telle mise en perspective holistique, accordant à l'expérience la place qui lui revient, qui permet de comprendre l'enracinement dynamique caractérisant ce que j'appelle, ici, le «principe vital» propre à la postmodernité naissante ..

Ce qui est *essentiel* échappe à l'Histoire. C'est bien ce que constate une oeuvre vivante, c'est-à-dire une oeuvre qui, hors des dogmatismes divers, est toute en nuances, et

s'approfondit non pas en soi, mais selon les circonstances. Une oeuvre qui, dès lors, rend attentif au fait que la référence au destin ne signifie pas qu'il faille le subir, mais bien plutôt le choisir. C'est ce glissement de la soumission au choix qui fait la force de cet *amor fati* qui des Stoïciens à Nietzsche fait reposer la dignité humaine sur une *accordance* à la nécessité.

Peut-être est-ce là le vrai humanisme, celui qui prend en compte l'inéluctable, les contraintes pour en faire, *stricto sensu*, des «données de choix». Dans un tel humanisme, se vivant au jour le jour, une transmutation est en train de s'effectuer, qui ne reposerait plus sur l'idée d'universalité propre à la tradition chrétienne, ou sur l'universalisme qui, dans la foulée des philosophes du XVIII^e les «Lumières», marqua de son empreinte tous les systèmes théoriques qui s'élaborèrent au XIX^e siècle.

Transmutation plus vécue que pensée. Et le désarroi des élites contemporaines, désarroi que ces dernières, selon le mécanisme de projection bien connu, appellent «la crise», n'est en fin de compte que le désaccord existant entre une interprétation et une organisation du monde pensées d'un point de vue *universaliste*, et une vie empirique qui, pour le meilleur et pour le pire, est essentiellement déterminée par une sensibilité que l'on pourrait appeler *localiste*. Mais n'est-ce pas cela la force de la *matrice*?

D'un côté l'abstraction de l'universalisme, de l'autre le particularisme des enracinements spécifiques.

Sagesse immémoriale qui revient. Celle de l'acceptation des instincts, déconstruisant les constructions intellectuelles (l'Esprit, la Conscience, la Raison, la Société, ...) d'une humanité universelle, pour valoriser les coutumes spécifiques de groupes d'hommes enracinés. C'est ainsi qu'il faut comprendre la désinvolture propre à «l'invagination du sens», s'exprimant dans le retour des formes traditionnelles d'existence, l'explosion de la religiosité, les revendications de la « nature des choses », et autres perspectives «*archaïques*» qui peuvent être déroutantes. Quels qu'en soient les objectifs, on retrouve dans cette oeuvre, tel un fil rouge, l'écho de la pensée libertaire de Bakounine pour qui « le plaisir de la destruction est en même temps une passion créatrice » (*Die Lust der Zerstörung ist zugleich eine schaffende Lust*).

Pendant longtemps le normativisme abstrait peut triompher, l'on peut *intellectualiser* l'être-ensemble, lui donner une raison et un but lointains. Ce fut le cas de la moralité moderne. Mais ce normativisme s'use bien vite. Et, dès lors, reviennent sur le devant de la scène sociale ces fondamentaux archaïques qui font toute la chair d'un corps social enraciné, sensible, fait d'humeurs, de passions et d'émotions partagées. C'est bien ce à quoi nous

introduit l'ontogenèse du «matrimoine» , sa charge symbolique: redonner force et vigueur à la puissance invisible de l'expérience.